

autrichien est ainsi, dès son origine, marqué d'un caractère qui n'est pas encore entièrement effacé dans ce qui reste de lui.

Avec un grand sens politique, les Habsbourg discernèrent l'appui que pouvaient prêter à leur idée de l'État autrichien deux forces considérables, l'une morale, l'autre sociale : l'Église et la noblesse. — La diversité nationale ne peut être plus victorieusement combattue, l'unité politique plus fortement soutenue que par l'unité de la foi. Entre l'Église et l'Empire, puissances universelles, qui planent également au-dessus de la terre, il y a affinité de nature. Chef du parti catholique en Allemagne et en Europe, comment l'Empereur aurait-il, dans ses États, laissé le champ libre à l'hérésie ? Ferdinand et ses successeurs immédiats, contraints à une certaine modération par les circonstances et par leurs engagements, tolèrent la Réforme dans la monarchie ; mais un demi-siècle ne s'est pas écoulé que, sous Ferdinand II, l'œuvre de la Contre-réformation est énergiquement entamée, et désormais rigoureusement poursuivie. La dynastie est devenue ardemment catholique, et, par elle, l'État autrichien. L'Église lui prête le secours de ses armes spirituelles et de ses milices : en Bohême comme en Hongrie, contre les hussites, les luthériens et les calvinistes comme vis-à-vis des catholiques, les Jésuites sont des missionnaires autrichiens. L'État paie largement cette aide, en domaines et en privilèges précieux. L'alliance de Rome avec les Habsbourg, née en Allemagne d'un calcul politique plus que d'un élan de foi, est devenue désormais, pour les souverains autrichiens, affaire de cœur autant et plus que de raison. Leur dévotion imprime profondément à l'État autrichien ce caractère catholique qu'il n'a pas entièrement perdu, qu'attestent encore la puissance et l'influence de l'Église en Autriche, qui seul explique des actes comme le Concordat de 1855. — Les peuples de la monarchie sont si divers que les Habsbourg ne conçurent point l'illusion de pouvoir les fondre en un seul, faire des Slaves et des Magyars des Autrichiens, c'est-à-dire des Allemands. Mais ce qui est impossible avec la masse ne l'est pas avec l'élite. Des peuples autrichiens, on ne fera pas un peuple autrichien ; mais de la noblesse allemande, bohême et hongroise, pour quoi ne pourrait-on pas faire une noblesse autrichienne ? Elle sera l'intermédiaire entre le souverain, autour duquel elle se groupera, et la plèbe, qu'elle tient dans la dépendance de sa propriété féodale. Elle cimentera ainsi l'État autrichien, qu'encerclent déjà les prêtres, les fonctionnaires et les soldats. C'est là l'idée la plus originale de la politique